

Du mouvement musical en Canada.

V.

C'était en 1837. Le monde musical fut mis en émoi, à Paris, à l'apparition d'un nouveau journal, fort bien rédigé et devant rendre de grands services aux artistes. La *France Musicale*, tel était le titre de cette publication hebdomadaire. Peu de temps après, le *Ménestrel* fit concurrence à son aîné, mais les éditeurs comprirent le rôle qu'ils avaient à jouer dans la société ; les bonnes relations qu'ils devaient avoir entre eux et avec le public contribuaient à grouper artistes et amateurs-artistes. Ces deux journaux offraient de fort belles primes à leurs abonnés, et, de plus, deux concerts par année. Les premiers artistes se faisaient un devoir de donner leurs concours aux éditeurs et ceux-ci mettaient tout en œuvre pour rédiger d'excellents programmes.

Vers 1840, les arts et les artistes florissaient sur toute la ligne. Un élan remarquable se produisait dans les salons les plus distingués et donnait un libre essor aux vocations artistiques. C'est à cette époque que deux aimables chanteuses se firent connaître dans les concerts du *Ménestrel* et de la *France Musicale* : Mme Irvieni d'Hennin et Mme. Gaveaux-Sabatier ; celle-ci était fort jolie et avait non moins de talent que la première. Mme. Gaveaux-Sabatier chantait avec âme et un esprit remarquable. Aussi les compositeurs recherchaient ces deux artistes pour interpréter leurs romances ; c'est ainsi que leur succès était assuré d'avance et que l'éditeur en vendait des milliers d'exemplaires.

Si je ne me trompe pas, M. Dessane vint au Canada en 1848. Mme. Dessane eut le bon goût de faire comme Mme. Gaveaux-Sabatier (qui ne fut jamais l'épouse du pianiste Sabatier) et de chanter de charmantes romances que, de sa voix fraîche et limpide, elle chantait avec tant d'esprit et de distinction. On peut avancer que Mme. Dessane a introduit la *romance* française en Canada, ou pour mieux dire la *chansonnette* de bon ton, et ses élèves, si bien instruits sous son habile direction, ont perpétué ses traditions. La ville de Québec peut remercier Mme Dessane pour les services qu'elle a rendus à l'art musical dans une très large part.

J'en dirai autant de mon ami, M. E. Blain de Saint-Aubin, qui a fait connaître à Ottawa une bonne partie des œuvres de Nadaud dont les chansonnettes sont pétillantes d'esprit et de bon goût.

Donc, je constate que l'arrivée d'artistes étrangers est une richesse pour un pays. Comptons : M. Branneiss a introduit au Canada l'étude de Cramer et les exercices de Czerny. M. Letondal a fait connaître la méthode de Kalkbrenner. Votre très humble serviteur a signalé les études de Bertini, de Ravina, de Lecoupey, de Gorla, de Prudent, etc., etc.

Ni Prince, ni Herbert ne connaissaient ces compositions. C'est ainsi que les arts progressent et jettent une certaine émulation au milieu de la jeunesse.

Qu'était la Russie il y a deux siècles ? Aujourd'hui les arts y sont cultivés avec succès, grâce à l'action des professeurs français et allemands qui y furent engagés par les souverains ou les princes.

Pour le Canada, l'artiste s'est fait un devoir, jadis, de former des sujets, de faire de bons musiciens. Mais alors l'artiste exerçait une *profession* ; aujourd'hui cette profession a été transformée en *métier*. Ainsi donc, nous avons peu d'artistes... en profession, mais nous comptons, en revanche, beaucoup de professeurs sans profession. C'est comme une petite révolution sociale dans les

arts, révolution très pacifique qui a tué, en notre pays, l'art musical.

J'entre un jour chez un pharmacien, et, rôdant dans sa boutique, j'aperçois à l'écart, sur un rayon, des bocaux noirs me paraissant vivre en paix avec leurs voisins ;

— Que font là ces bocaux ? demandai-je au pharmacien.

— Monsieur, ce sont les poisons violents que nous mettons toujours à part pour éviter les accidents.

Je vois donc ici l'homme de profession et l'homme de métier. Le premier est alerte et se montre à tous. Quant à l'autre, il est comme ces bocaux noirs, il vit à l'écart. Il est aussi inconscient de son action que le sont ces liquides qui donnent brutalement la mort. Si le pharmacien surveille ces bocaux, les parents, eux, doivent s'enquérir du talent du maître et veiller à l'instruction de leurs enfants. S'ils ne peuvent juger par eux-mêmes, qu'ils en réfèrent à un connaisseur honnête et impartial. Le tout sera ainsi jugé.

GUST. SMITH.

LA MUSIQUE A MONTREAL.

Le mois d'avril, cette année, commençait avec la semaine sainte, semaine de deuil, semaine où le catholique retardataire songe qu'il a un devoir sérieux à remplir. Disons-le avec orgueil pour notre nationalité, ils sont rares ceux qui, au milieu de nous, portant le nom de catholiques, ne remplissent pas le devoir sacré que l'Eglise leur impose.

Absorbé par une seule idée, et par respect pour le deuil dont la chrétienté se plait avec raison à renouveler la mémoire, le catholique du Canada fuit alors tout plaisir. Et pour nous, qui dit musique dit plaisir ; donc, pendant la semaine sainte, aucun concert chez les catholiques.

Pourquoi ne voir que de la joie, du plaisir, de la volupté dans la musique ? Parce que, malheureusement, nous nous habituons trop à ne faire et à n'écouter que de la musique gaie et de la musique légère. Et pourtant, que d'œuvres magistrales nous attendraient jusqu'aux larmes, si nous voulions nous arrêter un instant à écouter les flots d'harmonie sérieuse, pleine de piété et de navrante tristesse que les maîtres ont su trouver pour décrire les lugubres récits de la passion de Notre Seigneur.

Nos compatriotes Anglais, eux, se sont servis pour réchauffer leur douleur à l'occasion de la mort de Notre Divin Maître, de l'art par excellence, art que les peuples, en se séparant, ont apporté "pour s'adresser chaque jour à la Divinité," art "qui se faisait entendre dans les combats comme sur les places publiques."

Le vendredi saint au soir, la salle du Queen's Hall se remplissait d'auditeurs. Le chœur de la *Zion Church*, auquel s'étaient joints des amateurs distingués de Montréal, faisait entendre, sous la direction du professeur G. Couture, des extraits de la *Passion* de Bach, du *Messie* de Haendel, de la *mort de Jésus*, de Grann. Et certes l'on passait une soirée convenablement, l'on était pénétré de sentiments religieux. Celui qui par hasard se serait trouvé dans la salle et aurait prêté une sérieuse attention aux beautés touchantes dont sont remplies ces œuvres, n'aurait pu s'empêcher de sentir peser sur son âme une tristesse incompréhensible et indéfinissable qui nous pousse malgré nous au recueillement et à la réflexion. Le malheureux était-il catholique qu'il lui aurait resté encore assez de temps pour aller se jeter aux genoux du prêtre et fêter joyeusement le jour de pâques.

Que l'on ne dise pas que j'invente, que je brode du pathétique.